

MINOS

UN ANGE PASSE

NOUVELLES



UN ANGE PASSE

**MAXIMIN,
CHÉRUBIN DE LA FÊTE**



Alors que les spectateurs commençaient à se dissiper dans la rue et les comédiens, à ramasser les accessoires, Maximin remarqua un homme qui venait dans la salle à contre-courant, comme celui qui cherche quelqu'un. Le garçon s'accroupit au bord de scène. « Puis-je vous servir, monsieur ? »

– Mon maître donne une fête... Il voudrait inviter deux comédiens de votre troupe. Il m'a dit : « Les deux garçons qui jouent l'un Figaro, l'autre Chérubin ». »

Incrédule, Maximin se retourna et fit signe à Léonce qui balayait. Il lui annonça, les yeux pétillants d'excitation : « On nous invite à une fête !... »

Léonce lui renvoya un sourire ravi.

« C'est bien vous ? » insista l'homme.

« Tout à fait ! » fit Léonce avec assurance. « Je suis Figaro ; et mon ami ici fait Chérubin. »

L'homme les dévisagea scrupuleusement. Le « Figaro » paraissait tout juste dix-huit ans, et ses longs cheveux bruns, lâchés autour d'un visage intelligent, souriant, le rendaient très séduisant, tandis que ses yeux, verts et effilés, dénotaient des origines italiennes. Le « Chérubin », lui, n'avait probablement pas plus de quatorze ans, il était à l'évidence le benjamin de la troupe, et ses boucles blondes, encadrant un visage clair et tendre, vif, espiègle, convenaient effectivement très bien à son rôle. Dans son costume de scène, avec son chapeau et son pourpoint blanc à boutons dorés, le cou pris dans une petite fraise, un baudrier de satin passant en travers de la poitrine et noué sur la hanche, il avait un air aristocratique qui masquait certainement une naissance bien plus modeste. Entre des hauts-de-chausses bouffants, qui s'arrêtaient au début de la cuisse, et des bottes de cuir fauve montant au-dessus du genou, apparaissaient des bas de soie gris clair qui, ajustés de près, mettaient particulièrement en valeur deux jambes fines et très joliment faites.

Il se présenta : « Je m'appelle Coquelin et suis l'intendant du duc de la Rocheuse. Il a vu hier le spectacle que vous donnez, et il en a eu tant d'agrément qu'il a souhaité vous complimenter personnellement. »

Maximin hésita. « Mais... ne devrions-nous pas nous changer au-

paravant ? Nous sommes dans nos tenues de scène... Et puis Rossignol veut qu'on balaie le soir avant de... »

Léonce lui donna un coup de coude dans les côtes. « Laisse donc ! Filons plutôt avant que le *sgradito* ne s'en aperçoive. » Et, lâchant son balai, il sauta à bas de la scène.

Après un nouveau coup d'œil derrière lui, Maximin l'imita, et les deux garçons se faufilèrent à la suite de l'intendant, se mêlant aux derniers spectateurs qui sortaient.

Dehors, Coquelin les conduisit vers une calèche qui attendait et où se tenait déjà une joyeuse bande de jeunes gens des deux sexes.

Maximin ne voulait pas se demander ce qui lui valait un si bonheur et, ajustant son chapeau, il monta hardiment derrière Léonce ; il se casa comme il put sur la banquette.

Ils arrivèrent bientôt devant un grand hôtel particulier, et Coquelin conduisit toute la bande par une entrée de service.

Maximin avait le cœur serré, il était excité et impressionné à la fois, mais il ne voulait pas jeter le moindre coup d'œil à Léonce pour se rassurer, et il affichait un air bravache pour se donner du courage.

Le salon dans lequel ils furent introduits était vaste, et la lumière de chandelles en nombre restreint laissait ses pourtours disparaître dans une légère fumée grise. Des hommes et des femmes s'y tenaient en petits groupes, jouaient aux cartes ou aux dés, buvaient du vin, et, sans qu'ils fissent montre de licence, Maximin sentit tout de suite une sorte de laisser-aller, de liberté, qui avait un délicieux goût d'interdit. Il n'arrivait pas à croire qu'il était là, dans un endroit si éloigné de son monde habituel !

Pour ne pas risquer de se faire chaperonner, il se dirigea délibérément dans la direction opposée à celle choisie par Léonce. Et puisqu'il avait été « invité », il décida de marquer sa décontraction et d'en profiter. Il puisa dans une assiette de petits pâtés en croûte qui semblaient succulents, et il s'assit dans un canapé libre pour les déguster.

Il jetait à la ronde des coups d'œil curieux, et il ne tarda pas à remarquer, chez certains couples, des gestes un peu lestes, la main d'un homme sur le sein d'une femme, celle d'une fille dans le cou d'un garçon, ou aussi, près de la cheminée, deux jeunes gens qui s'embrassaient indécentement. Son excitation grandit d'un cran. Il espérait en découvrir bientôt davantage.

Soudain, il sentit derrière lui quelqu'un frôler le canapé. L'instant d'après, une main se posait sur son épaule. Il ne respira plus. Était-ce une erreur ? Le prenait-on pour quelqu'un d'autre ? Mais la main ne montra aucune velléité de s'écarter, au contraire elle le caressa doucement, imprimant au travers de son gilet de légères pressions affectueuses. Puis elle commença de remonter, passa par-dessus la fraise de son col, et elle s'aventura à lui toucher les cheveux.

Cela déplut à Maximin et l'inquiéta. Le plus discrètement possible – pour ne pas froisser cette personne qui faisait fausse route –, il se pencha en avant, et il se dégaugea en se levant. Sans se retourner, il

avança dans le salon.

Un peu plus loin, un théâtre d'ombres avait été monté. Derrière un simple drap blanc dressé, un manipulateur interceptait la lumière d'une lanterne. Maximin essayait de comprendre la signification de ce qui paraissait être des silhouettes imbriquées les unes dans les autres, quand il entendit tout à coup une voix masculine lui souffler à l'oreille : « Tu veux que je te fasse ce que la dame fait au monsieur ? » Il sursauta. Il regarda mieux et s'aperçut que la scène représentait en fait un homme assis, entre les jambes duquel une femme agenouillée avait un mouvement oscillant et saccadé qui soudain n'eut plus rien d'ambigu. Il affecta de rire et secoua la tête en évitant de tourner les yeux vers l'inconnu.

« Non ? Tu ne veux pas ? N'as-tu jamais connu la délicieuse sensation d'une langue qui te passe sous le hochet... qui suit ton petit ourlet... qui te titille tout au bout ?... » Une bouffée de chaleur envahit Maximin. Même s'il ne saisissait pas précisément toutes les allusions, le ton de cette voix était si libidineux qu'il devinait bien le genre de service qu'on lui proposait.

Il s'échappa de nouveau. En comprenant mieux où il avait été amené, il commença de transpirer.

Il retrouva par hasard Léonce, debout contre un chambranle, qui enlaçait une jeune fille ravissante. En le voyant la baiser assez vivement sur la bouche, il en fut instantanément jaloux. Mais ce spectacle lui fit oublier ses premiers déboires : lui qui rêvait depuis si longtemps d'embrasser une fille, il se dit qu'il y aurait peut-être bien ici une occasion...

Léonce était habitué à séduire les comédiennes avec lesquelles il jouait, mais c'était bien la première fois qu'il abordait une aristocrate. Du moins, le supposait-il : le lieu où ils se trouvaient, la démarche naturellement altière de la jeune fille, son teint lisse et clair, la longue robe cintrée à la taille s'évasant largement jusqu'à lui masquer les pieds, coupée dans un satin blanc à peine rosé, craquant, tout le lui confirmait ; seuls le faisaient douter son âge – il lui donnait seize ans, pas davantage –, et surtout la complaisance avec laquelle elle lui avait cédé – elle s'était laissé approcher avec une facilité tout à fait inattendue ! Dès qu'il lui avait adressé quelques mots, elle l'avait regardé avec ses prunelles brillantes, couleur mirabelle, voilées par une mèche plus claire tombée de sa coiffure, et il avait compris à l'instant que tout lui était permis. Quand il avait frôlé son coude nu, au bas de la manche, elle ne l'avait pas retiré ; quand il s'était penché à son oreille pour lui faire compliment sans que l'entourage ne l'entendît, elle ne s'était pas écartée ; et quand il lui avait effleuré des lèvres le haut de la joue, elle ne l'avait pas non plus repoussé avec scandale. Qui mieux est, elle s'était doucement tournée vers lui, le regardant avec une simplicité désarmante, et il n'avait plus eu qu'à venir embrasser les délicieuses petites lèvres entrouvertes vers lui. Il l'avait enlacée, non sans quelque prudence, mais quand il l'avait sentie tout à fait décontractée,

sans raideur, abandonnée entre ses bras, il l'avait serrée passionnément contre lui, faisant foin de toute précaution. Et lorsque enfin il lui avait forcé la bouche, qu'il s'en était emparé au point d'oser y avancer la langue, là encore elle n'avait pas protesté, elle l'avait reçu, et elle avait présenté la sienne pour jouer avec lui. À cet instant, dans un étourdissement, il se rendit compte qu'il ne pourrait plus se passer de cette fille ; puis il se rappela qu'il n'était qu'un saltimbanque, et qu'elle appartenait probablement à un niveau social où il ne pourrait jamais la rejoindre.

La passion alors se mêla de rage et, la poussant contre un mur dans le coin le plus sombre, sans plus se préoccuper de ceux qui les observaient en gloussant, il entreprit avec fureur de remonter sa robe. Ce fut une aventure dont il se demanda s'il verrait la fin : les vagues de satin se succédaient et ne semblaient jamais finir, il s'empêtrait dans le jupon, il ne savait comment s'en débarrasser ; finalement, alors qu'il n'y croyait plus, il toucha les cuisses nues. Il faillit tomber à la renverse en découvrant comme elles étaient douces et lisses, soyeuses. Il se défit lui-même, se colla contre elle, et il perçut sa chaleur ; ce fut comme un cadeau qu'elle lui faisait de cette intimité. Malgré tout, à chaque instant il s'attendait à être repoussé, à la voir lui cracher au visage, mais non, elle continuait de le dévisager avec un regard d'enfant, à peine espiègle, et non seulement elle ne s'enfuyait pas, mais elle se prêtait, elle l'aidait dans ses entreprises. Enfin, il y fut. Son membre, en rencontrant la fente que les filles ont au bas du ventre, sentit qu'elle était déjà toute mouillée, et il savait d'expérience que c'était le meilleur signe possible. Il s'avança, s'engagea, et il la pénétra régulièrement, d'un trait, sans reprendre sa respiration, jusqu'au bout. Elle fut parcourue d'une secousse, et elle lâcha un long gémissement de satisfaction, où il reconnut aussi comme un soulagement ; elle ne retint le prochain cri qu'en se mordant la lèvre. Car il s'était mis en course et, à coups de reins brefs mais énergiques, il l'éperonnait maintenant sans retenue. Pris par le plaisir aigu qu'il puisait en s'enfonçant dans le petit con étroit et trempé, il oublia toute réserve, et il s'abandonna à quelques éructations inappropriées. L'idée de foutre une fille aussi jeune – et surtout une noble ! – lui donnait le vertige.

Malgré ce qu'il lui en coûta, il eut l'honnêteté de se retirer à temps, et il éclaboussa le ventre de la jeune fille. Puis il se laissa aller contre elle, se retenant d'une main au mur auquel elle était adossée. Il releva les yeux, inquiet ; mais elle lui souriait toujours, patiemment. Ils n'avaient même pas échangé leurs noms...

Maximin avait recommencé de déambuler dans le salon. Il se demandait comment Léonce avait trouvé sa fille et cherchait s'il n'y avait pas d'autres esseulées, quand son attention fut attirée par la présence d'un abbé : un homme d'Église dans une telle assemblée était pour le moins étonnante.

Le prêtre allait le croiser quand il l'avisa et l'arrêta : « Ah ! mon

fil !... La comtesse organise un jeu... Et il y faut des jeunes gens. Voudriez-vous en être ? »

Et comme Maximin, pris de court, ne savait que répondre, d'autorité une main blanche et douillette le saisit par le bras et l'entraîna. Il fut conduit dans un des petits cabinets qui garnissaient le bout du salon, où se trouvait, dans un clair-obscur troué de quelques chandelles, toute une compagnie assemblée.

« Ah ! voici notre quatrième ! » s'exclama un homme qui portait un loup de satin noir. « Nous pouvons commencer... » Il prit Maximin par l'épaule et le mena dans le fond de la pièce, à côté de trois pages qui attendaient. Il les aligna dos au mur, à égale distance.

Maximin était sur le qui-vive, craignant de nouvelles mésaventures. Les jeunes serviteurs avec qui il était se trémoussaient en riant et pouffaient avec des simagrées plus ou moins grivoises. Mais son attention fut attirée par une femme d'une trentaine d'années qui semblait former le centre de ce cénacle et qui aurait pu lui plaire si elle avait été plus jeune. Blonde, une coiffure courte avec des ondulations bien laquées, des lèvres peintes d'un rouge vif, sa robe s'échancrait effrontément sur deux petits seins bombés, comprimés par le corset, et les perles de son collier disaient assez la fortune de son mari. Elle riait en regardant les garçons, et ses prunelles sombres luisaient d'un éclat singulier, elles paraissaient minérales, plus dures même que les brillants qu'elle portait aux oreilles.

L'homme au loup se tourna vers elle : « Êtes-vous prête, madame ? »

La comtesse examina les quatre garçons qui lui faisaient face et, s'effleurant la lèvre de la pointe de la langue, elle assura : « Tout à fait prête, mon cher !... »

On aurait cru un lézard brillant se faufilant le long d'une estafilade carminée... Une jeune femme lui appliqua sur les yeux un bandeau de velours rose qu'elle lui noua délicatement derrière la tête. Maximin imagina qu'ils allaient faire une sorte de colin-maillard, mais il se demandait quelles en étaient exactement les règles.

La comtesse avait vu d'un œil intéressé arriver le dernier participant. C'était le plus jeune des quatre, et sans conteste le plus joli. Elle décida de conserver le meilleur pour la fin. Elle se dirigea donc vers la droite, à l'autre bout de la rangée, et s'avança à l'aveugle en gardant les mains tendues devant elle, encouragée par l'assistance qui s'était écartée pour lui faire passage. Elle toucha soudain le mur ; elle avait raté sa cible. Elle étendit les mains sur les côtés, et sentit une manche à sa droite. « Ah ! J'en tiens un ! » Sans le lâcher, elle se déplaça pour lui faire face. Elle se souvenait que le premier de la ligne était un beau brun, qui devait avoir dans les seize ans, et son regard de velours le rendait très attirant. Elle tâta le devant de la livrée, descendit sous la taille, et mit les mains aux chausses. Elle dénoua les aiguillettes en sussurant : « Mmh... Pour qui donc est-il, ce joli cadeau ?... »

Des rires roucoulèrent. Maximin se sentit rougir. Il avait compris

que cette version du jeu n'avait rien d'innocent !...

La comtesse glissa la main dans la fente, la dégagea, et elle eut bientôt entre les doigts une belle pine qui se redressait rapidement. « Mmh, celui-ci l'a jolie, et bien venue ! Je la sens palpiter déjà ! » Elle fit coulisser le membre en le tournant dans sa paume, à plusieurs reprises, l'aidant à grandir, et il était chaud, frémissant, en demande. Elle pressa le gland, le malaxa un moment pour mieux le percevoir, tira un peu la peau en arrière, puis la ramena et joua à en pincer la pointe. Elle sentait le garçon trembler dans sa main, et au plaisir de l'émouvoir se mêlait quelque cruauté à différer sa jouissance. « Oui, sans erreur, nous y reviendrons... »

Elle passa au suivant, dont elle se rappelait que le visage était moins intéressant, mais qui semblait un chaud lapin. Et effectivement, dès qu'elle lui frôla les chausses, elle reconnut qu'elles étaient déjà garnies. « Ah, celui-ci a triché : elle n'était plus au repos quand je l'ai trouvée... Je lui donne un gage : je n'y reviendrai que s'il refroidit tout d'abord ! »

Plusieurs grognèrent que les chances en étaient pauvres, et décrétèrent sans regret que celui-ci avait déjà perdu. Maximin flageolait sur ses jambes. L'idée de se faire tripoter en public ne lui souriait guère ; en tête-à-tête, il aurait peut-être bien risqué l'aventure, mais pas avec tous ces regards qui convergeaient vers les mains de la Messaline !

La comtesse passa volontiers au troisième. Elle avait de celui-ci un souvenir précis : mince, et même maigre comme un sucre d'orge, le visage émacié dont le nez se terminait par une petite boulette, c'était le genre de garçon pas très beau mais qui étonnait par ses longs cheveux d'un blond très clair, presque blanc, et qui dégageait une sensualité inattendue. Elle lui mit les mains, lui défit ses affaires, et s'y enfonça avec gourmandise. Elle se passa la pointe de la langue sur les lèvres, et elle s'aventura sur ce corps mince et sec. « Oh, celle-ci est plus courte, mais il n'est pas dit qu'elle ait perdu pour autant : je me demande si elle n'est pas plus dure et plus vive que les précédentes ! On croirait le dard d'une abeille !

– Gardez-vous d'en être piquée, madame ! » lança une voix narquoise.

La comtesse mania la jolie petite pine en se félicitant de son intuition : même si elle n'était pas la plus importante, elle avait quelque chose d'électrique, de magnétique, qui aussitôt lui plut énormément. Elle pensa qu'elle devrait éprouver prochainement ce valet en l'emmenant dans sa chambre... Elle se demandait en même temps ce que lui réservait le quatrième arrivant : car, pour ce qui était du minois, il était sans rival... Mais, comme aimantée, elle ne parvenait pas à se détacher de la jolie chandelle qu'elle avait en main, et elle la caressait, la palpait, sans pouvoir s'en séparer. Elle lui passa même des doigts sous les bourses, aussi dures que des noix, et elle les lui tâta comme s'il s'agissait de friandises. Elle remonta lentement en le griffant, tout le long de la tige, elle lui étrangla le gland, puis, écartant la peau, elle lui

titilla de l'ongle la petite fente. Elle riait en entendant les cris d'oiseau que le garçon ne pouvait retenir. Pour le soulager, elle le reprit à pleine main et, après l'avoir serré assez vivement, elle le testa avec quelques mouvements du poignet plus affirmés.

Maximin commençait d'avoir peur ; il ne voulait pas se faire masturber en public !... Il voyait que son voisin se raidissait des talons à la nuque et marquait des signes de plus en plus évidents d'une crise imminente. Soudain, il ahana, parcouru d'une secousse, et la comtesse s'écria : « Ah !... Le petit coquin !... Le petit coquin !... Il m'a béni les doigts ! »

Pendant que tout le monde s'esclaffait, l'abbé se précipita, plein de sollicitude, et présenta son mouchoir parfumé. Dans l'assistance, les rires le disputaient aux plaisanteries salaces. Maximin décida de profiter de la confusion pour s'éclipser. S'enfonçant le long du mur dans la pénombre, il s'échappa du cabinet.

Il s'éloignait, encore tout confus de ne pas savoir s'il devait se féliciter d'avoir pu s'éclipser ou regretter ce à quoi il venait d'échapper, quand il entendit derrière lui un homme lancer d'une voix forte :

« Ah, çà ! Si le recto égale son verso,

Voici le parangon de tous les jouvenceaux ! »

Il se retourna, et il vit fondre sur lui un homme ventripotent, de petite taille. Au milieu de sa tête de chimpanzé poudrée d'un blanc crayeux, des lèvres écarlates s'ouvraient largement en un sourire affreux. Avant qu'il n'ait eu le temps de l'éviter, le grotesque lui avait pris le visage et, lui plaquant les joues entre les mains, il le pelotait familièrement.

« Mais quelle peau de pêche ! Et quels divins cheveux ! »

Il les touchait sans vergogne, les enroulait entre ses doigts.

« À nuls autres pareils, je vous en dois l'aveu !

Enfin, me direz-vous... un nom, chevalier ?

Car vous n'êtes, pour sûr, pas un bachelier ! »

Il souriait, badin, fier de ses vers de mirliton.

Dans l'impossibilité où il était de se dégager sans provoquer un affront, Maximin n'avait d'autre option que de rester civil. Il dit timidement son nom.

« “Maximin” !... Êtes-vous messager des cieux ?

Vous a-t-on envoyé croquer ces messieurs ? »

Il lui passa le bras sous le sien.

« Venez donc par ici, et bavardons un peu.

Vous me semblez bien jeune en cet endroit pompeux,

Où tant de commensaux sont du dernier chanci.

Sans vouloir vous manquer : qui vous amène ici ? »

Il fut bien obligé d'emboîter le pas du bonhomme. Il était bedonnant, pas plus grand que lui, et il lui déplaisait tout à fait, surtout avec cet épais maquillage ; cependant, son ton de voix avait quelque chose d'amical et de spirituel qui le rendait supportable. Maximin répondit

du plus simplement qu'il put : « Nous venions de finir notre représentation quand quelqu'un d'ici nous a invités, mon ami et moi, à prendre part à votre soirée...

– Quoi ! un comédien ?...

– Oui, dans la troupe de Rossignol.

– ... Fichtre ! c'est un honneur !

La chance me sourit ; en vrai, je suis preneur.

Je cherche en ce moment un très jeune interprète

Pour être le héros, travesti en soubrette,

Et l'unique phénix d'une de mes pièces.

Ôtez donc votre chef, qu'on voie ce faciès ? »

Maximin retira volontiers son chapeau. Bien qu'encore très jeune, il n'était pas si neuf à la vie que sa méfiance ne fût alertée, mais l'idée de quitter une bande de saltimbanques comme celle qui l'employait pour intégrer la troupe d'un seigneur et jouer avec de vrais comédiens, était une perspective à laquelle il rêvait depuis longtemps sans y croire et qu'il n'aurait pris le risque, pour rien au monde, de rater.

« Mais quel joli profil !... Voyez cette prune !

Touchez ces boucles d'or... cette lèvre charnelle ! »

Il tenait le garçon par le menton pour lui diriger le visage d'un côté et de l'autre, l'examiner sous tous les angles, et en faire l'article comme sur une foire. Quelques-uns suivaient la scène.

« Sa jambe est d'un poulain ; sa croupe, d'un dauphin.

Du Ciel, c'est certain, vient ce séraphin !

Mais quelle voix garnit cette bouche fleurie ?

Donnez-nous, impromptu, quelques vers, je vous prie. »

Maximin vit que plusieurs personnes maintenant le regardaient. Il choisit la tirade qui lui semblait le plus à même de le mettre en valeur, et il prit la pose.

« ... Cela est vrai, d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots "amour" et "volupté" le font tressaillir et le troublent. Enfin, le besoin de dire à quelqu'un "Je vous aime" est devenu pour moi si pressant que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues... »¹ Pris par sa déclamation, il se tournait vers l'un ou l'autre des assistants, et il finit en saluant le gros bonhomme qui battit des mains.

« Voilà qui devient vraiment délicieux !

M'annonce-t-il ses vœux, de son air gracieux ? »

Il éclata de rire.

« Venez là, Maximin, écartez bien les bras,

Que je vous apprécie la taille et cetera. »

D'autres curieux s'étaient accumulés et profitaient de la scène.

¹ *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (Acte I, Scène 7).

Maximin recommença de s'inquiéter en remarquant les mines amusées et les sourires grivois de certains, lesquels n'étaient pas l'expression d'un public admirant un interprète ; mais il ne voulait pas indisposer celui qui s'intéressait à lui. Il écarta donc timidement les bras.

Cette fois, le gros homme lui passa ses mains adipeuses sur les flancs, la taille, les hanches, et il y avait de moins en moins à douter de ce qui occupait réellement son intérêt.

« Voici qui est formé ! Et joli ! Et bien pris !

Tournez, que l'on vous voie le trône de l'esprit... »

Des rires fusèrent. Maximin obéit, espérant encore par ce moyen le satisfaire et lui échapper à la fois, mais ce furent au contraire de véritables caresses qu'il dut subir : on lui palpa les fesses au travers des chaussettes, on les prit dans des mains de plus en plus indiscretes, de plus en plus pressantes, bref on le culetait. Il cherchait désespérément une issue pour se sortir de l'ornière où il s'était mis.

« Pardon de détailler en toute bonhomie

Certains échantillons de votre anatomie :

Il ne faut méjuger notre postérieur,

Chez le comédien, le lot supérieur ! »

Les rires redoublèrent. L'homme se tourna vers l'assistance :

« Mieux vaudrait, j'en témoigne, abattre ses culottes,

Afin de découvrir ses charmantes pelotes ! »

Cette fois-ci, c'en fut trop. Maximin, comprenant qu'il s'était fait mener, pensa qu'il était temps de prendre de la distance et voulut s'écarter, se dégager de ces mains libidineuses. Mais il était trop tard, deux hommes parmi ceux qui les entouraient l'avaient empoigné chacun par un bras et l'avaient arrêté.

« Où cours-tu donc ainsi ?!... »

Le ton avait changé.

« ... Tu ne prétends fuir

Sans nous avoir laissé le temps de s'instruire ? »

Un autre homme se planta devant lui et le regarda d'un sourire narquois : avec son visage carré, ses paupières empâtées, un nez épais surmontant des lèvres que la morgue retroussait, le garçon comprit qu'il s'agissait d'un brutal. Il lui sourit surnoisement : « Vous avez une très jolie bouche, petit coquin ! J'aimerais beaucoup que vous me la fassiez goûter !... » Et il lui passa le gras du pouce sur les lèvres, en les repoussant, les écrasant sur le côté.

Maximin, offusqué, rejeta vivement la tête en arrière.

L'homme ricana : « Oh ! tu as beau me faire de gros yeux, tu n'y couperas pas ! » Et lui reprenant de force le visage, il lui tripota de nouveau les lèvres, s'amusant des écarts que le jeune garçon lui opposait en vain. Puis il lui introduisit l'index et le majeur ensemble, et il le força jusqu'au fond de la gorge, il le fouilla, jouant à lui repousser la langue, se repaissant de la douceur de l'intérieur de ses joues. « Il a le gosier aussi fin, aussi tendre, aussi baigné qu'un conin ! Je veux si-

tôt y mettre mon couillard, et sans retard ! »

Mais, derrière, le simiesque s'impatientait :

« Allons, dépêchez-vous de lui tirer les troussees

Que je porte les mains sur ces jolies frimousses ! »

Celui qui lui faisait face lâcha Maximin à regret, et il lui faufila les mains sous le gilet où, tranquillement, il se mit à lui dénouer la braguette. Il eut beau se tortiller comme une anguille, il lui fut impossible d'échapper à la poigne de ceux qui le retenaient. Avec horreur, il sentit ses chausses s'ouvrir, lui glisser le long des cuisses, son caleçon lui passer sous les fesses, ses bas lui tomber sur les genoux. Une main lui remonta la chemise et le gilet au-dessus des reins. « Laissez-moi ! » gémissait-il. Le milieu des comédiens était très libre, on y voyait toutes sortes de mauvais exemples, et à présent il ne doutait plus de ce qu'il allait lui arriver.

Le gros homme lui prit les fesses à nu et, malgré le dégoût qu'il en avait, il dut reconnaître que ces mains potelées avaient quelque chose d'onctueux qui aurait pu les rendre presque agréables. Il n'eut pas le temps d'y penser davantage, car celui qui lui faisait face s'était emparé de son petit paquet et le tournait dans ses doigts, il le palpait odieusement, le pressait comme le pis d'une vache. Ce traitement n'avait rien des suaves caresses dont la comtesse avait gratifié les pages, cependant, à sa plus grande horreur et bien malgré lui, il s'aperçut qu'il se mettait à triquer !

L'homme s'esclaffa : « Ah ! ma foi, notre petit bordelier semble fringant comme du vif-argent ! » Et il se remit de plus belle à le branlotter, lui rouler les bourses entre ses doigts, et lui malaxer les parties assez brutalement.

Maximin gémit plaintivement. L'autre libidineux ne l'avait pas lâché, il lui pelotait le derrière avec une concupiscence qui ne faisait que croître et, tout en poussant des grognements de satisfaction tout à fait obscènes, il lui serrait les fesses, les tordait, les ouvrait avec rudesse, il le griffait de ses ongles trop longs.

Attaqué de toutes parts, le jeune garçon se permettait des cris de protestation de plus en plus aigus, et l'attention se concentra sur leur groupe qui apparaissait maintenant comme très indiscret. Le gros homme, à contrecœur, s'interrompit, et il dit à ses comparses :

« Emmenons le mignon dans un des cabinets...

Nous y terminerons ce divin blondinet ! »

Mais, à cet instant, tout s'arrêta. Les hommes le lâchèrent, on s'écarta autour de lui. Il reconnut alors Coquelin qui s'avancéait.

« Messieurs, bien le pardon de vous importuner, mais monseigneur demande à voir son jeune invité. »

Le gros homme s'écarta avec une manière de révérence pleine de dérision, et il grogna, mi-narquois, mi-déçu :

« Alors... si monseigneur ne l'a point approché,

Laissons-le le premier l'innocent embrocher ! »

Au milieu des rires qui suivirent, certains lazzis recelaient des irrévérences pour le duc, où pointait l'idée qu'il n'en avait peut-être plus les ressources.

Maximin se rajusta vivement, se trémoussant pour remonter ses chausses au plus vite, et il suivit son sauveur, ramassant son chapeau tombé par terre.

Ils traversèrent le salon. Il remarqua qu'on le dévisageait ; sa mésaventure n'était évidemment pas passée inaperçue. Il chercha Léonce des yeux, mais ne put le trouver. Il s'essuya le front, repoussa ses cheveux en arrière, et, se plantant le chapeau en tête, tâcha de reprendre figure.



Maximin fut conduit par Coquelin au travers d'une succession de pièces dont il perdit le nombre, puis on poussa une porte et on le fit entrer. Il n'avait pas fait un pas qu'il sursauta en donnant des jambes contre un petit être sautillant ! Effrayé, il eut un geste de recul avant de comprendre qu'il s'agissait... d'un nain !

Celui-ci lui faisait la révérence et lui souhaitait la bienvenue : « Messire, *monsignore*, quel honneur de vous avoir parmi nous !... »

Maximin crut un instant qu'il portait un masque tant le nez était crochu et le menton, en galoche, mais ses yeux s'habituant reconnurent qu'il n'en était rien, que tel était bien son physique...

« Monsieur le duc, » annonça l'intendant, « voici le jeune homme que vous avez fait mander. »

Tandis que le nain tournait comme une toupie autour de lui, Maximin s'avança timidement dans un petit salon grenat, laissé dans le clair-obscur par quelques chandelles seulement, où une demi-douzaine de personnes entouraient un gros homme coiffé d'une imposante perruque. Il avait un air plutôt bonasse, mais sa tenue avait quelque désordre, inattendu pour quelqu'un de son rang.

– Ah ! Voici notre jeune comédien ! Merci, Coquelin, merci beaucoup ! » Le duc désigna en face de lui l'un des canapés qui formaient cercle autour d'une table basse. « Entrez, entrez !... Asseyez-vous, “Don Chérubin” ! Nous entamons un médianoche : voulez-vous vous joindre à nous ? On vient de nous apporter des ailes de poulet rôties qui sont un régal. Servez-vous, je vous en prie ! »

Maximin s'installa prudemment entre un homme et une femme qui s'écartèrent pour lui faire place. Il n'avait plus très faim, mais il

n'avait pas souvent l'occasion de manger des morceaux aussi fins, et puis cela lui donnerait une contenance ; il prit une patte de poulet. Il sentait tous les regards sur lui ; le nain se dandinait sur place d'un pied sur l'autre et claquait sa langue vulgairement, pour marquer sa joie de le voir là.

« Vous avez joué à merveille, hier soir », fit le duc. « Sans mentir, vous surpassiez vos camarades. Cette délicieuse scène où l'on vous voit travesti en jeune fille... » Il se tourna vers ses convives. « Il était charmant ! Si vous aviez vu comme il était joli ! Cet aimable enfant avait un air si modeste, si délicat, avec sa cadenette blonde en travers de son œil...

– *Oh ! si !* » fit le nain comme un écho. « Si charmant, si joli, si modeste... *Cherubino di amore...*

– Je ne l'ai pas vu en scène », dit l'homme qui se trouvait assis à côté de Maximin, « mais en tout cas ce soir j'admire ce magnifique chapeau ! Je n'en ai vu de longtemps d'aussi beau dans ce salon ! »

Tout le monde s'esclaffa.

« Ah !... *Un cappello molto bello !...* » grimaça le nain.

Le duc se pencha vers le garçon. « Ne vous laissez pas impressionner, mon ami... Mais, parbleu, vous ne nous avez pas dit comment on vous appelle, à la ville ?

– Maximin...

– Oh !... “Maximin”, quel joli nom ! C'était celui d'un empereur – vous le savez, naturellement ? Un stoïcien qui a dit : “Nous devons vivre en suivant la loi de la Nature, et celle-ci procède de la Providence, donc tout ce qui arrive est nécessaire et utile au monde universel”... N'est-ce pas une belle pensée ?... Et encore celle-ci : “Ce qui importe, c'est le présent ; ce n'est ni le futur, ni le passé, qui te sont à charge, mais toujours le présent”. »

Un homme toussota : « Monseigneur, ne confondriez-vous pas avec Marc-Aurèle ?... Il me semble que ce soit lui l'auteur que vous citez si pertinemment... »

Le duc se toucha la tête comme pris d'étourderie. « Mais bien sûr, que je suis sot ! *Caesar Marcus Aurelius*, c'est lui le stoïcien, évidemment !... Mais je ne vous vais point frotter les oreilles de philosophie, à cette heure ! » s'esclaffa-t-il, un peu vexé. Puis, dévisageant le garçon qui finissait son pilon, il reprit avec bonhomie : « Alors, vous plaisez-vous ici, au moins ? »

Maximin profita de ce qu'il devait avaler une dernière bouchée pour prendre le temps de répondre. « Si, monseigneur, beaucoup... »

Le duc sentit sa réticence : « Holà ! voilà qui manque de spontanéité. Est-ce que vous vous ennuierez, par malchance ? Il est vrai que vous paraissez encore bien jeune... Combien donc comptez-vous de printemps ?

– Seize... » mentit Maximin.

« Seize ans ? Quel bel âge ! Sans votre chapeau, monsieur, assu-

rément je vous en aurais donné deux de moins ! Néanmoins, c'est à n'en pas douter, vous êtes le benjamin de nos convives !... J'espère au moins que quelque d'entre eux, en votre présence, ne s'est pas permis une parole un peu leste, un geste déplacé ?... »

Le nain gémit, faussement apitoyé : « *Il povero piccolo...* »

Maximin se dispensa de répondre. Il finit de ronger son os qu'il glissa ensuite sous le canapé, puis il s'essuya les mains à la nappe.

« Béatrice, vous qui êtes à côté de lui, dites-moi qu'il ne rougit pas, au moins ? »

La voisine de Maximin, une très jolie jeune femme dont les longs cheveux blonds étaient lâchés, ce qui marquait une grande licence, se pencha sous le bord du chapeau du garçon avec un sourire espiègle : « De ce que j'en distingue, je crains bien que si...

– Ah, mon Dieu, ces gens sont impossibles ! » fit le duc sur un ton vaguement ennuyé. « On dirait qu'ils ne se complaisent qu'à corrompre la jeunesse. Dès que passe le jupon d'une ingénue, dès qu'ils aperçoivent les braies d'un écolier, ils n'ont plus leur tête à eux... »

Le nain sautillait au milieu du cercle en faisant toutes sortes de grimaces obscènes pour illustrer les propos du duc.

« ... Mais il ne faut pas leur en vouloir. Au fond, ils ne sont pas méchants. Ils ne songent qu'à s'amuser – comme nous tous, d'ailleurs ! » fit-il en prenant les autres à témoin. « Allons, Béatrice, voulez-vous ?... Je vous désigne pour consoler ce pauvre enfant des avanies qu'il a dû subir !... »

Un peu surpris, Maximin regarda sa voisine du coin de l'œil en se demandant quelle « consolation » elle s'apprêtait à lui offrir.

« Pardon, monsieur, » lui dit-elle, « auriez-vous l'obligeance d'ôter votre chapeau ? »

Maximin piqua un nouveau fard et s'exécuta aussitôt, se rendant compte enfin de son indécence envers ses hôtes : tous étaient tête nue ! La jeune femme se pencha alors légèrement sur lui, lui entourant les épaules d'un bras, et vint doucement lui embrasser les lèvres. Il tressaillit de surprise. Cependant, la sensation lui fut absolument délicieuse ; le maintien lui manqua, et il s'affaissa contre le dossier. Jamais il n'avait connu cela ! Enfin, il découvrait ce qu'il avait tant souhaité ! Il se rendit compte que son membre s'était brusquement redressé, et il espéra seulement que sa culotte bouffante déguiserait cette indécence.

« À la bonne heure ! Voici qui fait plaisir à voir ! » s'exclama le duc en observant Béatrice qui enveloppait voluptueusement le jeune garçon de ses bras et enfonçait ses doigts effilés dans les boucles dorées. « Vous le visitez bien complètement, au moins, n'est-ce pas ? »

Le nain se mit aussitôt à tirer une langue longue d'un pied en la faisant frétiller de la façon la plus lubrique.

« Allons Gaspare ! » le morigéna le duc, « cessez donc de faire le bouffon ! »

Béatrice se tourna légèrement de côté, emmenant sa victime avec elle, de telle façon que tout le monde vît bien comment leurs bouches s’emmêlaient, comment elle lui enroulait sa langue dans les lèvres.

« Ah ! quel talent ! Regardez comme elle le fait se trémousser... Dites-moi, Valentin, n’est-ce point une bosse que je vois se dessiner par-devant ? »

Gaspard, qui continuait ses pitreries comme si de rien n’était, sautillait avec des yeux exorbités et pointait obscènement de ses deux majeurs l’entrejambe du garçon.

L’homme qui se trouvait de l’autre côté hocha la tête. « Monseigneur a une excellente vue. Si je puis me permettre, je dirai que ce chenapan nous marque midi... »

– Ah ! Mon Dieu, c’est trop joli ! » dit le duc en se levant.

Aussitôt on écarta la table basse pour lui libérer le passage et on avança un pouf où il s’assit. Il allongea le bras et posa la main sur le devant des chausses du jeune garçon. « C’est ma foi vrai ! Et il en tient une bonne ! Un ange qui nature, c’est tout à fait charmant !... Je souhaiterais toutefois m’assurer de sa véritable complexion. Béatrice, laissez la place, voulez-vous ? Valentin va prendre votre suite, et nous verrons bien ce qui fait bander le mieux cet ingénu. »

Maximin n’avait rien entendu de ce discours. Tout étourdi, il vit seulement avec désespoir la jeune femme l’abandonner, et avec inquiétude son voisin se tourner vers lui ! L’homme paraissait d’une quarantaine d’années, ses cheveux bruns lui tombaient aux épaules, sa bouche était épaisse, et il aurait pu être assez beau si une sorte de dureté n’avait marqué son visage.

« Maximin, ne soyez pas effarouché », plaïda le duc. « Il ne s’agit que de voir si votre inclination va plutôt vers le féminin ou le masculin – si vos goûts sont de nature ou... contre-nature ! Prenez-le comme une expérience formatrice. À votre âge, c’est important pour votre gouverne.

– Je ne lui donnerais pas l’âge qu’il s’octroie. » C’était Béatrice qui avait fait cette remarque.

« Ah ! oui ? » fit le duc. « Et quel âge croyez-vous donc qu’il ait ? »

– Quatorze ans, tout au plus.

– Et d’où tenez-vous cela ? »

Béatrice posa la main sous le menton de Maximin, au-dessus de sa fraise, et elle lui tâta le cou. « Sa pomme d’Adam. Elle n’est pas formée. Et puis sa peau. Ses joues sont un duvet ! Elles n’ont pas connu encore le fer d’un barbier ! »

– C’est trop fort ! » s’exclama le duc. « Qu’en dites-vous, Valentin ? »

– Que telle est ma conviction première, et cela depuis son arrivée. Le tour de taille, la finesse des poignets, la légèreté de la cuisse, tout cela est d’un enfant encore. »

Le duc fixa le garçon dont le visage s’était empourpré : « Alors,

Maximin, que répondez-vous ? Seize ou quatorze ?... »

Maximin reconnut, en baissant les yeux : « Quatorze...

– Ah ! petit sacripant, vous nous avez donc possédés ! » Puis il éclata de rire : « Eh oui, c'est de votre âge de vous vouloir vieillir. Alors que nous tous ici aimerions tant faire le chemin à rebours... Eh bien, pour votre pénitence, vous devrez subir ce que nous avons dit. Ce sera votre édification.

– Ah ! Ah !... *Il povero piccolo...* » gémit Gaspare de nouveau.

Valentin se pencha sur le jeune garçon. Dès qu'il l'avait vu entrer, il l'avait trouvé absolument à son goût, délicat comme un pétale de rose plongé dans le lait, bien plus joli que la plupart des mignons qu'il avait l'occasion d'accommoder. Comme l'avait fait Béatrice, il lui passa la main derrière les épaules, sous les boucles blondes, et, le prenant par la nuque, il se courba sur lui. Il l'embrassa avec tact, avec le plus grand raffinement, le frôlant à peine, le caressant suavement, avant de s'imposer davantage et repousser plus vivement ces jeunes lèvres sous les siennes.

Maximin se força à l'immobilité, mais il ne put retenir un bref tremblement. Cependant, il ne trouva pas cela aussi désagréable qu'il l'avait craint. La peau était plus rêche, on le tenait plus fermement, le parfum était plus fort et, par son goût d'interdit, cette expérience nouvelle avait également quelque chose d'excitant. Il sentit de nouveau la main du duc se poser au bas de son ventre.

« Mon cher Valentin, vous ne trouverez pas là un adepte : ma foi, il a débandé à demi !

– C'est nouveau pour lui ! » plaïda une voix.

« Il faut l'aider ! » dit une seconde.

Gaspare aussitôt sauta sur place en tendant le bras en l'air comme un écolier : « Moi ! moi ! moi ! monseigneur... Je sais très bien, moi, comment rendre *subito* la vigueur aux *ragazzi* ! »

Le duc le chassa d'une calotte sur la tête, puis il déclara : « Béatrice, puisque vous avez si bien réussi tout à l'heure, je vous propose de réveiller cette flamme défaillante... Branlez-le légèrement, chauffez-le un peu. Il ne doit pas rester sot ; il faut qu'il connaisse plus qu'un plaisir ; qu'il sache que les hommes sont aimables, aussi ! »

Béatrice, complaisamment, se mit à dénouer la braguette du jeune garçon, mais Valentin se redressa : « Si vous le voulez initier, monseigneur, laissez-moi faire plutôt, je vous prie. »

Le duc sourit : « Je vois : tu en veux profiter par tous les bouts ! Mais tu as raison. Après tout, jamais garçon ne sera mieux branlé que par un homme : il sait de quoi il retourne. »

Béatrice se retira, quelque peu vexée qu'on n'eût pas confiance en ses talents.

Valentin retourna prendre la bouche du garçon, et en même temps il enfonça la main dans la brèche qu'on lui avait ouverte. Il massa un moment dans le tissu du caleçon les organes souples et flexibles, écri-

sant la petite couleuvre qui fuyait sous son pouce, remontant les œufs de caille dans sa griffe. Il eut bientôt la satisfaction de sentir une forme se dresser à neuf entre ses doigts et les repousser.

« Ho ! ho ! » fit le duc, « on dirait que vous ouvrez de nouvelles voies à notre écolier ! Bravo, Valentin ! »

Comme un clown, Gaspare applaudit furieusement.

Valentin, enhardi, avança adroitement la pointe de la langue à la rencontre de celle qui se cachait dans cette jeune bouche, et il était lui-même extrêmement excité. S'il n'y avait eu tout ce monde, il aurait certainement à l'instant renversé l'innocent pour lui apprendre ce que « se faire mettre » voulait dire.

Mais Maximin, qui n'avait pas résisté au savant massage que la main de l'homme lui avait fait subir, et qui s'étonnait d'ailleurs d'y trouver un plaisir aussi vif, sentant soudain cette chose épaisse et mouillée, malodorante, se pousser entre ses lèvres, se figea. Et, quand tout d'un coup il fut forcé, que la langue de l'homme lui écarta les dents, qu'elle s'enfonça en lui, il fut pris de convulsions et se débattit comme une anguille, jusqu'à s'extraire des bras qui le captivaient. Il se retrouva debout au milieu du cercle, ébouriffé, la braguette ouverte.

« Eh bien, eh bien, que vous arrive-t-il, mon jeune ami ? » fit le duc interloqué. « Quelle mouche vous a donc piqué, tout à coup ? »

Gaspare s'enfuit dans un coin du salon en se tenant la tête comme s'il craignait les coups : « *Ouch ! Ouch ! Ouch !...* »

Valentin éclata de rire : « J'ai bien peur que le dard de cette mouche ne soit un peu gros pour le béjaune !

– Quoi ?

– Oui, et il lui a piqué la langue !

– Voilà tout ? » dit le duc feignant d'être déçu. « De bien petites causes pour un si grand effet !... Bon, Béatrice, je crois qu'il vous faut reprendre les choses en main. Après tout, ce n'est qu'un enfant, il a besoin de sa mère encore... »

Satisfaite de ce juste retour, Béatrice saisit le jeune garçon par la main, l'attira vers elle, le fit rasseoir. « Viens, petit amour. N'aie pas peur. Ce n'était que pour rire. » Elle le reprit dans ses bras, lui caressa la joue, lui effleura les lèvres du bout des doigts. « Ils ne sont pas méchants. Ils veulent juste s'amuser.

– Mais exactement ! » fit le duc. « Allons, baisez-le de nouveau, ce drôle : il faut qu'il se donne ; il faut qu'il se fasse, comme un gant... »

Elle revint doucement sur la bouche du jeune garçon qui se laissa faire, se calmant petit à petit, et elle l'embrassa beaucoup plus voluptueusement. Elle le trouvait tout à fait délicieux, et elle était ravie qu'il lui fût confié de nouveau. L'idée de pervertir un ingénu, certainement vierge encore, la traversait de frissons qui se traduisaient entre ses cuisses par une eau qui commençait d'imbiber son jupon.

Maximin s'étonnait naïvement que la jeune femme, qui n'aurait

pas bu au verre d'un autre, acceptât de se poser les lèvres là où cet homme venait de les mettre. Mais ses baisers étaient d'une telle suavité qu'il oublia bien vite... Il pensait que cette soirée avait des hauts et des bas, mais que les premiers l'aidaient à supporter volontiers les seconds. Bientôt, il ferma les yeux et sa nuque partit dans le dossier du canapé.

Béatrice dénoua le boudier du costume de scène, puis, de ses petits doigts fins, elle entreprit de défaire le gilet, fermé par une longue colonne de boutons. Elle en écarta les pans, elle lui passa la main sur la poitrine, par-dessus la chemise, et elle lui descendit sur le ventre où elle le caressa langoureusement.

Comme mus par un même désir, tous les membres de la société se levèrent et vinrent se pencher au-dessus du couple pour l'examiner attentivement, apportant des chandelles pour mieux y voir. Gaspard se glissa entre les jambes, tanguant sur ses hanches difformes, roulant des yeux écarquillés.

Valentin s'aventura de nouveau sur le bas-ventre du garçon. Il acheva de lui ouvrir les chausses, les écarta, et il se saisit du jeune membre qui, ayant retrouvé toute sa verdure, maintenant pointait insolent dans le caleçon. Il le malaxa un moment, sans que l'enfant parût en concevoir ombrage, puis il lui rabattit les chausses sur les cuisses. Et sur la jolie pine qui s'élevait, droite et nue dans la lumière mouvante, il referma les doigts, s'en emparant à pleine main. Il la branla très lentement, avec des gestes retenus, sachant combien facilement à cet âge les jeunes gens pouvaient partir vite.

Béatrice, tout en continuant de l'embrasser langoureusement, commença par le débarrasser de sa fraise, puis elle lui déboutonna la chemise de bas en haut, et, repoussant le tissu frais, elle glissa ses doigts effilés dans l'échancrure comme si elle faisait sienne cette jeune poitrine, qu'elle en faisait sa chose.

Le duc, la bouche sèche, contemplait le garçon complètement abandonné, son corps mince et frais qui paraissait encore plus tendre dans la longue brèche de ses vêtements, ouverts depuis le cou jusqu'aux genoux, ses tétins qui devenaient plus délicats sous les doigts de la jeune femme qui les pinçotaient, sa pine, plus jolie entre ceux de Valentin qui s'y enroulaient, montaient et redescendaient comme une marée, encerclaient le petit gland, en étiraient la peau ou la repoussaient tout au bout, telle une bouée sur les vagues.

Maximin se laissait maintenant entièrement faire, emporté dans un maelstrom où se combinaient les sensations des lèvres de la jeune femme et les caresses de toutes ces mains, féminines et masculines, qui parcouraient son sexe et son corps, depuis son cou jusqu'à ses cuisses, de son ventre à ses flancs, et dont il ne démêlait plus les propriétaires...

On lui emprisonna le poignet pour le conduire, et soudain il tressaillit en sentant sous sa main une masse ronde et tiède, délicieusement ferme et souple à la fois. Ce ne pouvait être que le sein de la

jeune femme. Sans même réfléchir, pris par une sorte de réflexe atavique, il y referma les doigts. À l'instant où il reconnut dans sa paume la douceur ineffable de la peau, de la chair tellement délicate, tendre, chaude, il fut pris d'une syncope et crut qu'il allait se perdre. Il parvint néanmoins à se contrôler et, les yeux fermés, les lèvres couvertes par la plus suave des bouches, la verge enfermée dans la plus savante des mains, il se lança dans l'exploration hasardeuse de la petite poitrine bombée, merveilleusement ferme et tendue.

Mais à cet instant le duc murmura à mi-voix, comme au chevet d'un malade qu'on ne veut pas effrayer : « Il est trop joli ! Il n'est plus possible de remettre. Présentez-le. »

Valentin, avec un petit sourire satisfait, attrapa les souliers du jeune garçon, les lui tira, puis il lui saisit les culottes, et les lui fit glisser. Il lui prit les jambes pour les lui écarter, sans même lui retirer les bas.

« Non, pas comme cela », fit le duc. « De l'autre côté... Béatrice ! Amenez-le sur vous, je vous prie. »

La jeune femme roula sur le dos en entraînant le garçon sur elle. Un spectateur lui attrapa par derrière le col du gilet et le tira le long des bras. Un autre lui remonta la chemise jusque sous les épaules, lui présentant les reins dans la plus grande exposition.

Gaspare, dans une pantomime des plus obscènes, tournait autour du canapé le bras en l'air, à l'équerre, en faisant coulisser son poignet dans l'anneau des doigts de l'autre main, produisant un son de frottement tout à fait abject.

« À merveille ! » fit le duc. Il avança son pouf et, se plaçant entre les jambes écartées, il s'empara impatientement de ses fesses. « Mais qu'elles sont jolies ! Comment pourrait-on imaginer un petit derrière plus joli que celui-ci ? On le mangerait ! » Il l'ouvrit comme un livre, et il approcha les doigts de l'étroit orifice qu'on distinguait à peine au fond de la raie. « Vite, apportez-moi du beurre ! Je ne voudrais point lui faire de mal, tout de même... »

Aussitôt une jeune femme sortit.

« Regardez comme c'est mignon, » continuait le duc tout en pétrissant avec bonheur le petit derrière à la manière d'un matou qui enfonce ses griffes dans le velours, « comme c'est coupé, comme c'est frais ! Une véritable merveille... » Il s'adressa à l'homme qui l'avait repris à propos de Marc-Aurèle : « Je suis certain que si on vous le laissait, marquis, vous y feriez bien des offenses... ! »

Le marquis, un homme d'une quarantaine d'années déjà sans plus beaucoup de cheveux, s'enveloppait dans une cape avec quelque affectation. Son visage blanc et ses yeux ronds, globuleux, dénotaient une nature vicieuse. « Oh ! moi, monsieur le duc, » répondit-il placidement, « si ce n'était que de moi, je l'emmènerais dans votre petit salon de velours noir... »

– Ah ! je vois que vous en avez gardé la nostalgie », fit le duc sans cesser de patiner avec passion le derrière du jeune garçon. « Et que lui

feriez-vous donc, si jamais, d'aventure, vous pouviez l'y emmener ?

– Ce que je lui ferais ? » Le marquis ricana. « D'abord, je le passerais par les verges, pour lui rabattre un peu son caquet. Il y a trop d'assurance chez ces petits fripons. Ensuite, eh bien... sans doute l'étendrais-je sur une roue, pour lui mettre les pieds aux charbons... »

Un « Oh !... » de réprobation monta des femmes présentes. Gaspare se roula sur lui-même en se cachant la tête dans les mains comme s'il était terrifié.

« ... ou lui enfilerais-je quelques aiguilles d'or dans sa jolie verge... »

– Mais faites cesser ces horreurs, voyons !... » réclama une autre voix.

« ... ou je lui ouvrirais le ventre pour vérifier s'il est plus doux en dedans ou en dehors... »

– Je m'en vais ! Je n'en supporterai pas davantage ! » protesta une jeune femme qui cependant ne bougea pas de son fauteuil.

À sa place, Gaspare se dirigea vers la porte très dignement, en bombant le torse, minant la vertu outragée.

« Allons, Charlotte, » dit le duc, « point de crise : vous savez que le marquis ne nous débite ces insanités que pour s'amuser de votre indignation... »

L'arrivée de la motte fit diversion. Le duc en arracha une noix, puis il la frotta dans la raie de celui qu'il n'avait pas cessé de lutiner. Le jeune sphincter ainsi sollicité tressaillit, se contracta, mais il ne put s'opposer longtemps, et le morceau de beurre sous la pression du doigt entra sans rencontrer de grandes résistances.

Maximin cependant fut extrêmement surpris par cette impression toute nouvelle qui effaça un instant celles procurées par le corps divin de la jeune femme qu'il chevauchait, et il se redressa en gémissant.

« Tout doux ! » fit Valentin en lui prenant les épaules.

« Mon cher Maximin, » annonça le duc, « gardez bien votre calme et vous allez découvrir des sensations à nulle autre pareilles ! Valentin, voulez-vous le branler un petit peu, pour l'aider à supporter l'hostie que je vais lui faire avaler ?... »

Tandis que Béatrice reprenait le garçon par la nuque et le ramenait sur sa bouche, Valentin lui glissa la main sous le ventre.

Le duc reprit une part de beurre, il la frotta le long de la fente jusqu'à ce que la chaleur de la chair l'eût rendue bien huileuse, et il l'enfonça du bout de son doigt jusqu'à la faire disparaître. Il en fit passer ainsi une demi-douzaine. Il avait une passion pour l'œillet des jeunes garçons, et la joliesse de celui-ci l'attirait particulièrement. Et comme il adorait le moment où il le forçait, il ressortit lentement le doigt, le laissant se refermer, et, doucement, il appuya de nouveau pour l'obliger à se détendre, s'évaser sous sa poussée, à s'ouvrir encore ; et ainsi sans fin. La pression de la petite couronne autour de sa phalange, tandis qu'elle coulissait sur lui comme une bague, était ab-

solument délicieuse. Dans la sensation de ces chairs intérieures qui cédaient à son doigt inquisiteur, dans ces replis fragiles qu'il avait à chaque fois l'impression de dénicher à nouveau, dans cette chaleur obscure, il avait le sentiment de profaner une crypte interdite. Et cette ravissante invasion était accompagnée par l'odeur fine du beurre fondu qui montait jusqu'à lui comme un parfum, naturel sur une table, mais ici aimablement scabreux.

Maximin s'abandonna. Même si tous ces bouleversements le perturbaient grandement, la douceur du visage féminin qui le mangeait de baisers lui fit tout accepter : il supporta à la fois un doigt fouisseur qui lui parcourait les entrailles et lui procurait des sensations tout à fait inconnues, ainsi qu'une main d'homme qui le masturbait comme il ne l'avait jamais été. Quant à toutes les réflexions déshonnêtes qu'échangeaient les convives penchés au-dessus de lui, il ne les entendait même pas...

Soudain, et sans qu'il eût pu le prévoir ni se contrôler, sous l'afflux de ces puissantes impressions, il se sentit partir. Une intense irradiation monta de ses reins et embrasa tout son corps. D'un coup, il se répandit sous lui, éclaboussant la jeune femme de plusieurs jets drus qui vinrent embaumer sa robe. Mais il n'y pouvait plus rien, il était hors de ses ressources de se retenir davantage.

« Ah ! le malheureux » s'écria le duc. « Voici qu'il fait naufrage au port !... Quoiqu'il faille reconnaître que, sucé par une femme aussi jolie, branlé par un homme expert, et socratisé jusqu'au tréfonds, il lui était bien difficile de tenir plus longtemps... Votre main, Valentin, votre main, je veux à tout prix goûter de ce sperme enfantin alors qu'il est encore tout chaud ! »

Valentin se prêta volontiers, et le duc sans vergogne lui suçà les doigts avec gourmandise.

Enfin, il poussa un soupir, comme un matou qui se pourlèche après avoir eu son lait. « Mes amis, je ne vous chasse point, mais, pour moi, je me vais retirer. La soirée fut riche et j'ai besoin de repos. » Il se leva. « Mais pour ceux qui se sentent encore vaillants, vous pouvez retourner dans le grand salon. Il vous est ouvert jusqu'au matin ! »

La compagnie se leva de même. Il y eut un brouhaha tandis que tous se congratulaient de cette bonne soirée et remerciaient leur hôte en lui faisant révérence, mais sans plus un regard pour le garçon abandonné en travers du canapé.

Le duc se pencha à l'oreille de Gaspare : « Laisse le jouvenceau reprendre ses esprits, mais dans un petit moment amène-le-moi dans mes appartements. »

Le nain hocha la tête avec véhémence.

« Je te le confie... Et garde-toi de l'indisposer avec tes privautés !

– Monseigneur ! » Gaspare redressa de toute sa petite hauteur en avançant son menton en galoche comme si son honnêteté avait été mise en doute.

« Oui, oui, cesse de faire le beau ; je sais ce qu'il en est ! »

Dès que le dernier eut quitté la pièce, Gaspare se précipita sur le garçon. Il lui prit la main et se mit à la manger de petits baisers.

« *Amore ! Amore ! Amore della mia vita...* »

Maximin, un peu éberlué, se redressa en se demandant ce qu'il lui arrivait encore. En voyant le nain sur lui, il se rétracta comme une huître, pris de dégoût. « Va-t'en, vilain singe ! » lui cria-t-il.

Gaspare prit une mine contrite. « *Monsignore !* Je vous en prie... *Solo un piccolo bacio !* » Et il essaya de reprendre la main du garçon.

Mais Maximin ne l'entendait pas ainsi et il le repoussa de nouveau. « Non ! Laisse-moi tranquille, à la fin ! » Et il se préoccupa de remettre un peu d'ordre dans ses vêtements.

Gaspare fit entendre un gémissement plaintif, comme d'un chiot malheureux.

Maximin remontait ses chausses, quand tout à coup son sang se figea : une ombre se détachait du mur ! Il se croyait seul avec le nain, mais en fait quelqu'un était resté dans un recoin. L'homme s'avança dans la lumière ; il le reconnut soudain : c'était le marquis !

Celui-ci lui dit sur un ton impérieux : « Restez assis où vous êtes jeune homme... » Et il tira de sous sa cape une dague pointue.

Maximin se sentit se vider. Que lui voulait cet homme ?

« Vous avez parlé de façon blessante à cet honnête valet. Cela me déplaît. » Il tourna autour du canapé, se plaça derrière le garçon et, très délicatement, lui caressa le cou de sa lame effilée. « Vous allez tout au contraire vous montrer complaisant avec lui. Ce n'est point parce que la Nature l'a desservi que vous devez le mépriser. »

Gaspare bondit de joie, courut tout le tour du canapé, et vint embrasser les pieds de l'homme avec empressement.

« Allons, allons, point tant de démonstrations », fit le marquis qui remontait sa dague le long de la joue du garçon, rose et veloutée comme une pêche. « Et dépêche-toi plutôt. Ton maître t'a dit qu'il t'attendait.

– Si, monseigneur, si, bien sûr, *subito...* »

Et grim pant comme un singe sur le dossier du canapé, Gaspare bascula de l'autre côté. Il s'empara vivement du garçon, lui prenant le visage à deux mains, et il se mit à l'embrasser sur la bouche avec fureur.

Maximin, horrifié par ces lèvres écœurantes qui se collaient sur lui à un rythme frénétique, se cramponna néanmoins pour ne pas bouger, tétanisé par la pointe qui lui était revenue dans le cou, juste derrière l'oreille. Il se disait que si le nain le bousculait trop impétueusement, il risquait de l'empaler sur la dague !

Gaspare lui lâcha le visage, fit volte-face comme un lézard, et se jeta sur son bas-ventre. Rouvrant les chausses que le garçon avait à peine commencé de rajuster, il s'empara du petit organe encore poisseux de sa précédente jouissance, et il l'avalait d'un coup.

Maximin ouvrit des yeux hallucinés. Malgré l'horreur que lui donnait l'idée d'être pris par cette bouche infecte, une évidence s'imposa à lui : sa verge se redressait et reprenait de l'ampleur ! Cependant, comme il venait de jouir, cette succion forcenée lui fit mal ; il bandait, mais une douleur le traversait dans cette zone sensible qui s'étendait entre ses couillons et son petit trou.

Gaspare se déplia en riant de son succès comme un enfant ! Il s'empara de la jolie pine de nouveau tout à fait dure et la branla adroitement.

Maximin était tétanisé, pris entre des sensations répugnantes qui lui faisaient pourtant beaucoup d'effet, et la terreur de cette lame acérée qui se promenait sur sa joue, tout près de son nez, qui lui taquinait les lèvres en les picotant.

Puis Gaspare joignit les mains et lui dit respectueusement : « *Miscusi, Monsignore...* » Et attrapant les genoux du garçon, il les écarta en les relevant, puis il sauta pour se placer entre ses jambes.

Maximin, effaré, sentit frétiller le long de la raie de ses fesses un organe long et mouillé, qui ne pouvait être que la langue du nain ! Il poussa un gémissement comme s'il allait se trouver mal.

Le marquis ricana : « Voici d'autres impressions que celles que vous avez découvertes tout à l'heure, n'est-ce pas ? » Il saisit de sa main libre la belle chevelure blonde du garçon, et il y enfonça les doigts voluptueusement. « Profitez, mon jeune ami, ce n'est pas tous les jours que nous vient une telle chance ! »

Gaspare se redressa et, défaisant ses braies avec des doigts rapides, il se la sortit.

Le marquis l'interrompit. « Attends ! Il n'est que de juste que ton écolier fasse connaissance avec le majestueux engin qui va venir en lui ! » Et, la tenant toujours par les cheveux, il dirigea fermement la tête du garçon vers celui qui lui était grimpé dessus.

Maximin faillit se trouver mal en voyant le petit homme contrefait s'avancer, s'agenouiller entre ses cuisses, et lui présenter fièrement un organe aussi long et pointu, aussi brillant et carminé que celui d'un chien !

« Allons, honorez celui qui va vous aimer ! »

Gaspare comprit à demi-mot, et en quelques sauts il s'avança jusqu'à se trouver à califourchon sur la poitrine du garçon, lui pointant sa mentule juste sous le nez.

Maximin fut terrifié par l'organe qu'il avait devant lui et dont il voyait maintenant tous les détails anatomiques, mais il ne fut pas moins écœuré par les yeux de chien battu du nain, pleins d'une tendresse qui lui mettait presque des larmes aux paupières, et qui avaient quelque chose d'un monstre doux. L'instant d'après, la tête bloquée par le marquis, le visage repris dans les mains torses du gnome, il n'eut d'autre choix que de recevoir en bouche cette chair puante et glissante, chaude et visqueuse, qui s'enfonça loin au fond de sa gorge, et le souleva de hoquets vomitifs.

Le marquis regarda avec amusement les reins du nain s'activer dans un va-et-vient exalté, tandis que la jolie bouche du garçon se retournait de dégoût, cherchant en vain à le régurgiter.

Mais Gaspare géra habilement un plaisir si rare, et il se retira à temps. Il recula par de nouveaux sauts de grenouille, et il vint se placer entre les cuisses du garçon accablé, submergé par l'horreur. « *Mi scusi, Monsignore...* » et il passa un doigt concupiscent le long de sa raie.

Maximin ne put s'empêcher de frémir, redoutant ce qui allait suivre. Il se rendait compte toutefois, bien que ce qu'il subissait fût immonde, qu'il n'y était pas insensible. Il sursauta en sentant le doigt crochu, renflé et sinueux, onduler entre ses fesses. Il savait ce que le disgracié voulait de lui, et il en eut bientôt confirmation quand le médius calleux s'arrêta sur l'encoche qui marquait l'axe de son corps, encore huileuse du beurre qu'elle dégorgeait. La seconde suivante, une boule dure et rugueuse, pleine d'impatience, l'avait forcé.

Gaspare émerveillé fouillait ce petit cul avec un appétit sans pareil ; jamais il n'avait eu rien de comparable. Ce jeune garçon était un morceau de roi !... Mais la crainte qu'un incident ne le privât du déduit le dépêcha de retirer le doigt pour le remplacer par autre chose.

Maximin poussa un cri en sentant ce qu'il avait cru mou et souple, et qui était en son cœur dur comme une épine, lui perforer d'un coup le fondement.

Le marquis caressa le front du garçon : « Voilà. Cette fois-ci, tu vas être bien baisé ! »

Au comble du bonheur, Gaspare s'activa comme un fou. Il pistonait le garçon de face, puis soudain il pivotait sur son axe, poursuivait sa fornication à demi couché sur le côté, et il parvint même à faire panache, le cul en l'air, tout en continuant à fourgonner...

Le marquis s'exclama, réjoui par l'exploit : « Jamais je n'aurais cru un tel talent à cet être déjeté ! » Il se pencha sur le garçon qu'il tenait en respect, et il l'embrassa farouchement sur la bouche. Elle lui fut délicieuse, soulevée qu'elle était par les secousses dont il était l'objet.

Gaspare se retira. Il se redressa en regardant sa proie avec les yeux d'un forcené, cherchant comment autrement encore il pourrait la posséder. Soudain il sauta de côté, se colla sur la hanche du garçon qu'il enserra entre ses cuisses musculeuses et, comme un roquet, il se masturba impétueusement contre lui, la tête renversée en arrière, poussant les cris aigus d'un chiot qui agonise.

Un instant plus tard, il se replaça entre les jambes du garçon et, d'un coup, il lui renfila son membre rubescent dans les entrailles. Il le saisit alors par le cou, le serra, et progressivement il y enfonça les pouces. Il vit le garçon écarquiller des yeux affolés, ouvrir la bouche désespérément à la recherche de l'air, et il sentit que son organe était serré comme dans une pince. Il grogna de jubilation tandis que des étoiles lui piquaient les yeux.

Maximin suffoquait, des taches rouges lui voilèrent la vue. Secoué comme un hochet, il entendait des hurlements de dément, aigus et comme désespérés, et, tout en devinant que quelque chose soudain jaillissait en lui et se répandait dans les méandres de son ventre, il perdit connaissance.



Maximin se réveilla dans un chuchotis de voix.

« ... et je me suis décidé, j'ai donné des ordres pour faire venir mon petit filleul de Bretagne. »

Il reconnut la voix du duc.

« Celui qui est chez les frères Jésuites ? »

C'était une voix de jeune femme qu'il ne connaissait pas. En se rappelant brusquement ce qui s'était passé pendant la soirée, il fut aussitôt réveillé. Mais, ne sachant où il était, il préféra ne pas le montrer.

« Séverin, oui. Le mignon a douze ans maintenant. Je n'allais pas le laisser moisir plus longtemps dans cette geôle !... Regarde s'il est joli ! Figure-toi qu'ils l'habillent tout de noir, le malheureux... »

Maximin petit à petit prenait conscience de ce qui l'entourait. Il s'aperçut qu'il portait une chemise de nuit ; on l'avait donc déshabillé pendant son sommeil, et on avait même dû lui procurer quelque toilette, car il se sentait rafraîchi. Il eut honte en pensant qu'il n'en avait eu aucune connaissance.

« Comme il est beau avec ses longues boucles ! » fit la voix féminine. « Et comme ses cheveux bruns encadrent son petit visage agréablement. Il a vraiment une peau de lait ! »

Sans doute regardaient-ils une image, ou peut-être un médaillon... Le lit était le plus moelleux qu'il n'eût jamais connu, il semblait vaste tout autour de lui, et la faible lumière dorée qui traversait ses paupières devait être de chandelles. Était-ce encore la nuit ?

« Oui, il est à point ! Le petit bonhomme a précisément atteint l'âge que j'affectionne.

– Où l'allez-vous installer ?

– Dans le petit appartement que j'ai, juste à côté du mien. »

Maximin entrouvrit les yeux, à peine. Il aperçut, à deux pas, le duc assis dans un fauteuil, en chemise de nuit et sans perruque, tenant sur ses genoux une ravissante jeune fille qui se laissait cajoler comme une chatte.

Le duc haussa les sourcils. « Il doit mourir d'ennui, là-bas, dans

cette province. Ici, il va s'amuser un peu, je l'espère... »

Elle paraissait dix-huit ans. De longs cheveux bruns lui tombaient sur les épaules en ondulant et encadraient un très joli visage, au front haut, un rien mutin, où de doux yeux sombres, aux paupières modestement abaissées, le disputaient à des lèvres sensuelles, provocantes, tendrement renflées, comme d'avoir donné trop de baisers. Sur une chemise de jour blanche, largement ouverte sur les épaules et qui ne lui cachait que le haut des cuisses, elle portait un petit corset à balconnets, rose pâle, délicatement brodé, qui lui faisait une taille de guêpe et poussait en avant une adorable paire de seins, ronds et fermes.

Elle prit un air faussement boudeur : « Vous n'aurez la tête qu'à lui... et plus à moi ! »

Il lui passa la main sur la joue avec une tendresse d'anthropophage. « Mais non ! Pourquoi ?... Et puis, tu seras avec nous. Vous vous amuserez ensemble... » Il ajouta avec mélancolie : « D'ailleurs, sait-on seulement s'il voudra que je m'occupe de lui ? »

Elle se serra contre le vieil homme et prit un sourire enjôleur. « Mais si, naturellement qu'il voudra. Vous êtes si gentil !... Et puis, s'il est trop timide, je le prendrai à part : avec moi, il n'aura pas peur. Je le mettrai à son aise, je lui ferai des douceurs, je le chaufferai ; je le ferai ronronner, ce joli minet ! Et puis je l'amènerai au lit... À ce moment-là, vous entrerez et vous mettrez en colère en nous trouvant là, tous les deux sous le drap. Vous lui donnerez la fessée cul nu – pour le corriger ! Ainsi vous aurez un bon prétexte pour tenir son petit derrière. Et puis, quand vous l'aurez fait un peu pleurer, vous le prendrez dans vos bras pour le consoler, pour le mignarder... »

Le duc grommela en caressant impudiquement les cuisses de la jeune fille, remontant jusque sous la chemise : « Cette perspective de claquer le petit derrière de Séverin m'échauffe prodigieusement, ma toute bonne ! Tu as toujours les meilleures idées du monde... Je sens qu'en effet mon filleul ne s'ennuiera point à Paris ! »

Maximin ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux davantage pour voir les jambes magnifiques que le duc découvrait en les caressant de plus en plus haut.

« Ah ! vous êtes éveillé », fit-il soudain. « Nous ne vous avons point dérangé, au moins, avec notre badinage ?... »

Découvert, Maximin ne sut absolument que répondre, et il se contenta de quelques mimiques chargées de laisser accroire qu'il sortait à l'instant seulement du sommeil.

« J'attendais que vous ayez repris vos forces, mon petit Maximin, car j'ai une grâce à vous demander... C'est que, voyez-vous, je ne dors vraiment bien qu'après m'être libéré de mes humeurs. Or, à mon âge, il m'est de plus en plus difficile de mettre en branle mes organes usés par l'abus que j'en ai fait ; Thévenette que voici, malgré tout son art, n'y parvient plus tous les jours... Toutefois, il est un procédé qui fait mouche à chaque coup et, s'il y entre un peu de cruauté, je vous peux assurer qu'il ne déborde pas une mesure très bénigne. Voici : rien

n'enflamme tant mes sens que l'application des verges à une jeune personne, pendant qu'on en fait autant sur moi. Maximin, je vous en prie, m'accorderez-vous ce divertissement bien innocent ? »

Maximin se redressa sur les coudes, interloqué, ne sachant que répondre.

Le duc feignit de prendre cette hésitation pour un assentiment. « Ah ! merci, merci, mon ami. Venez ! Venez par ici... »

La jeune fille, en le rassérant d'un sourire tendre, prit la main de Maximin pour l'aider à sortir du lit. En la découvrant de près, il la trouva vraiment très belle ; et il en ressentit une vive émotion.

Elle l'amena devant un gros tabouret bas et rembourré. « S'il vous plaît, » fit-elle, « agenouillez-vous là-devant... »

Très inquiet, mais ne sachant comment se sortir de ce mauvais pas sans s'opposer de front à son hôte, il se plaça comme on le lui demandait.

La jeune femme le poussa doucement mais fermement jusqu'à ce qu'il y couchât le buste, puis elle lui amena les poignets contre les pieds du siège. « Je vais vous attacher les mains », l'avertit-elle.

« C'est seulement pour la mise en scène, naturellement, » fit le duc aimablement. « Ne craignez rien, vous serez détaché tout de suite après ! »

Maximin fut donc lié avec une grosse cordelière en soie blanche, qui ne lui blessait nullement les poignets, mais qui le serrait tout de même suffisamment pour qu'il n'eût aucune possibilité de se défaire par lui-même. Puis Thévenette lui remonta délicatement la chemise sur les fesses et la lui laissa au milieu du dos.

« Si vous désirez suivre le spectacle, » ajouta le duc, « vous avez un miroir à votre disposition, devant vous. »

Maximin redressa la tête et, effaré, découvrit effectivement toute la scène dans une glace : le duc se tenait derrière lui avec une badine, et Thévenette, derrière le duc, avec des verges. Il commença de regretter amèrement de ne s'être pas opposé plus nettement à cette participation...

« Allons, petit garnement ! » fit le duc qui avait soudain changé de voix. « Vous êtes joli, mais aussi vous êtes un peu leste ! Vous avez fait bien le désobéissant en vérité, et il s'agit à présent de recevoir votre juste châtement. Tremblez ! car il vous faut souffrir ! »

Maximin le vit lever le bras et il baissa la tête. Il sursauta et se mordit les lèvres quand le premier coup le cingla. Il ne s'était pas attendu à une douleur aussi vive.

En voyant le jeune garçon onduler devant lui comme une couleuvre, le duc fut piqué. Il y avait longtemps qu'il n'en avait eu de si joli, de si délicieux, et de l'avoir à quatre pattes, la chemise au dos, les poignets attachés, les fesses dans la plus grande exposition, réagissant à son gré, à la merci de sa badine, il bouillait sur place, il en avait des suées. « Un morceau exquis ! » grommela-t-il à Thévenette. « Le petit scélérat est si gracieux que, si j'avais eu vingt ans de moins, je me se-

rais perdu sur-le-champ ! Allez, va ! »

Et tandis qu'il frappait de nouveau, Thévenette le fustigea en même temps pour, au sens propre, lui fouetter les sangs. Mais, si le duc utilisait une badine à cul nu, lui-même ne voulait bien recevoir les verges qu'au travers de sa chemise, et de façon modérée.

Pris d'un tremblement d'excitation, il frappa une troisième fois, plus vivement, et simultanément il subit lui-même sur les fesses un nouveau coup, justement dosé. La combinaison de la vision du jeune garçon qui sursautait en lâchant un cri, qui se tortillait en vain sur le tabouret, et de la chaleur qui irradiait son propre derrière, lui monta délicieusement à la tête. Ces sollicitations différentes, attractives par devant, répulsives par derrière, le portaient au paroxysme de l'embrasement.

Maximin depuis longtemps avait abandonné son amour-propre, et il gémissait, il poussait des cris qui montaient dans les aigus. Il trouvait qu'il payait bien cher les plaisirs qu'il avait connus pendant la soirée.

Le duc s'échauffait et les coups s'entrecroisaient les uns sur les autres, de plus en plus nets, rouges, et incrustés dans la peau. Il aurait sans doute mis ce petit derrière à vif si Thévenette ne l'avait interrompu.

« Monseigneur, je crois qu'il est temps de briser là. Vous allez désobliger votre hôte... »

Le duc abaissa la badine et s'essuya le front du revers du bras. « Ah ! mon adonis, mon angelot, mon petit muguet, si tu savais le plaisir que tu m'as donné !... »

Thévenette détacha les mains du garçon. Il se releva, honteux, essayant de cacher les larmes dont il était mouillé, tandis que la chemise retombait sur lui.

Le duc lui caressa la joue un peu trop affectueusement, en tentant de ramener à lui un visage qui cherchait à se détourner. « Allez, tu as été bien complaisant, cela mérite récompense... As-tu déjà tâté d'une soubrette ? »

Maximin rougit et détourna les yeux. Il était bel et bien puceau, mais il ne tenait pas du tout à ce qu'on le sût.

« Regarde-le-moi, Thévenette ! Avec son air plein de langueur, ses longs cils hypocritement baissés, cette larme qui tremble à la paupière... Allons, bel oiseau bleu, dites-moi si oui ou non vous avez déjà chanté romance à quelque représentant du beau sexe ? »

Maximin dut se résoudre à donner une forme de réponse, et il secoua la tête d'un mouvement à peine perceptible.

« Ah ! tu n'as pas encore connu de grisette ?... Le charmant enfant !... innocent... léger comme une abeille !... Et cela te dirait-il de commencer avec la petite Thévenette ? » Et devant l'air stupéfait du garçon, il reprit sur un ton doucereux : « Eh bien, quoi ? ne m'entends-tu donc pas ?... Je te demande si tu la veux baiser. La foutre, si tu aimes mieux. L'enfiler, la carabiner, la chevaucher, l'embrocher, lui

fendre la marmotte ?... – si tu comprends cela ? Éperonner la gueuse, la fourbir, lui grimper dessus, lui faire tic-tac, lui ramoner la cheminée, la fourgonner... ? »

Thévenette riait aux éclats ; Maximin restait ébahi.

« Allons, ma petite Thévenette, veux-tu bien t'occuper de ce ni-gaud, s'il te plaît ?

– Bien volontiers, monseigneur. J'ai toujours grand plaisir à déniaiser un joli benêt... »

Et elle attrapa par le bas la chemise de Maximin qu'elle lui remonta tout le long jusqu'à la lui retirer. Elle l'examina de la tête aux pieds, entièrement nu. « C'est qu'il est fort bien fait, ce petit page ! Un morceau friand ! » Elle lui posa les mains sur les épaules et descendit en sinuant sur le torse, sur le ventre. « Et il la peau douce... comme d'une fille ! »

Maximin avait tressailli. La délicatesse de ces mains combinée à la vision des petits seins enserrés dans le corset rose pâle, dont on voyait très bien par-dessus la douceur de la peau, fit brutalement se redresser son membre.

« Je crois qu'il est consentant, monseigneur... » gloussa la jeune fille en observant cette indécence ; elle fixait le garçon d'un air gourmand.

Maximin détourna les yeux, très troublé par cette impudicité qui le gênait autant qu'elle l'excitait...

Thévenette descendit encore les mains, mais à dessein contourna sans le toucher le sexe soulevé, et, s'accroupissant, elle caressa longuement le devant des cuisses, douces au contact comme un savon, et finement musclées à l'intérieur. Puis elle remonta le long des flancs du jeune garçon en les enveloppant comme si elle les modelait, comme si elle créait ces formes juvéniles. Elle se redressa, revint sur la poitrine, s'arrêta sur les petits bouts de seins. Elle eut un mouvement répétitif du pouce et de l'index que, partant écartés, elle ramenait en ciseaux jusqu'à les refermer sur les grains de chair brune, les incitant ainsi à se dresser. Elle constata de nouveau en les voyant durcir combien cette sollicitation était efficace, et bientôt elle put s'en emparer et les faire rouler sous ses doigts.

Maximin sentait des décharges aiguës le traverser : ce que la jeune fille lui faisait était à la fois agaçant et excitant ; il n'aurait jamais cru que ces boutons sur sa poitrine recelassent un tel pouvoir !

Le duc, posté derrière le jeune garçon, se délectait en observant l'émouvant sillon qui lui partait de la nuque, prenant naissance sous les sinuosités des mèches blondes comme une source sous un frais bouquet, et qui lui parcourait tout le dos pour s'achever aux lombes, entre les deux petites fossettes qui enjolivaient le haut des fesses, encore toutes roses de la correction dont elles étaient marquées. Il lui posa les mains sur les épaules, et la peau en était effectivement incroyablement douce, tiède et tendre, toute frissonnante des caresses que Thévenette lui prodiguait. Il se colla contre son dos, avança le visage

contre sa joue imberbe, et il examina par-dessus son épaule le tableau des mains féminines occupées à lui masturber la poitrine. Il vit comment la jolie pine esseulée se soulevait d'excitation, comment les bourses s'étaient rétractées, et il eut tant de plaisir à le sentir tressaillir sur lui qu'il en attrapa une semi-érection.

« Comme c'est joli à cet âge, et comme c'est bien fait ! » s'exclama-t-il. Il lui caressa langoureusement les bras, jusqu'à lui prendre les poignets, fins comme des branches de saule, qu'il serra intensément. « Ce sera ta première fois ? C'est incroyable ! Moi qui ai depuis si longtemps perdu le compte de mes culbutes, et toi qui vas découvrir un nouveau monde ! C'est merveilleux... » Puis il s'empara des petites fesses durcies, y crispa les doigts, les écarta, s'y enfonça, le forçant à se cambrer sous ses attaques.

Maximin gémit plaintivement, car la brutalité du duc réveillait le feu de la fustigation qu'il avait subie. Les mains de la jeune fille avaient recommencé de courir sur sa poitrine, d'effleurer son ventre, de tourner autour de ses organes sans jamais s'y arrêter, et il était pris entre le plaisir ambigu, frustrant, qu'on lui procurait par-devant, et l'odieux culetage dont il était l'objet par derrière. Au total cependant, ce déferlement de sensations valait largement mieux que l'abstinence qu'il avait connue jusqu'à présent !

Thévenette s'amusait de ces caresses qui tenaient le jeune garçon sur le gril. Son dard désespérément tendu, obliquement pointé vers elle, à demi décalotté seulement, ne demandait évidemment qu'à s'épanouir. D'un geste doux et léger, elle l'effleura par-dessous, le touchant à peine, comme pour lui faire relever le nez, l'inciter à se dresser encore, et il fut parcouru d'un sursaut.

Maximin se mordit la lèvre. Il avait cru qu'elle allait enfin la lui prendre ; mais non. Ce n'avait été qu'une plume qui passait sur lui, et pourtant il en eut mal comme si on lui avait mis un fer rouge.

Et quand elle posa les doigts sur sa verge, c'était tout juste si elle la touchait, encore, l'enveloppant sans vraiment la prendre, l'attirant vers le haut sans non plus l'aider. Elle passa la paume sous ses bourses escamotées, les soulevant et les relâchant aussitôt, sans les caresser réellement. Elle enferma sa pine en faisant un tunnel de sa main... qu'elle ne referma jamais ! Puis elle se pencha et, de sa bouche toute proche, elle souffla son haleine chaude sur le gland humide, à demi découvert.

Maximin haletait sous tant les sensations, légères comme une brise, et pourtant vives et pernicieuses comme le souffle d'un démon. Il aurait voulu arrêter cela ; il aurait voulu que cela durât pour toute sa vie...

Thévenette attrapa sur la coiffeuse le blaireau à manche d'argent dont le valet se servait pour raser le duc et, le présentant poils en l'air, elle en caressa doucement les bourses du jeune garçon par-dessous, délicatement, longuement, passant et repassant sans fin en un ballet vicieux. Il fit entendre une inspiration sifflante entre ses dents, de plus

en plus aiguë, et elle eut la confirmation de l'effet qu'elle lui produisait. Elle lui enfonça le blaireau entre les cuisses, le poussa dans le petit sentier qui conduisait à ses fesses, tout en écoutant comment il modulait sa plainte pour reconnaître ses zones les plus sensibles. Elle revint le long de l'aine, tourna au-dessus de la base vibrante de la jolie verge, redescendit dans l'autre sillon où elle le « badigeonna » longuement, tendrement. Elle remonta tout le long de la hampe, plusieurs fois, avec les gestes lents et alternés d'un peintre, et elle fit le tour du petit renflement qui l'entourait en haut comme si elle l'époussetait, d'un mouvement léger et répétitif. Elle vint sur le gland, le caressa sans fin, en fit plusieurs fois le tour, suivant en particulier la fragile couronne du capuchon à demi rétracté. Le jeune membre était agité de frissons qui le faisaient tressauter comme un petit animal prisonnier. Puis, pointant cette fois le blaireau vers le bas, elle tourna et retourna longuement dans l'étroit cratère où palpitait la bouche minuscule, un des points les plus délicats des garçons, où une eau limpide débordait abondamment. Tandis qu'elle l'effleurait ainsi, dans une danse fluctuante, irrégulière, toujours renouvelée, le garçon poussait des gémissements de plus en plus lamentables, les doigts et les orteils crispés, la tête renversée, comme halluciné.

Maximin retenait son souffle, bouche ouverte. Ce qu'il ressentait était tellement suave que c'en était proprement insupportable. Si le duc ne l'avait tenu par les épaules, il aurait depuis longtemps bondi en arrière. Il avait l'impression qu'une feuille emportée par le vent tourbillonnait autour de lui ; un voile de soie glissait en l'enveloppant, en l'enfermant dans ses replis ; la queue d'un chat jouait avec lui ; et il croyait que son appendice, à force d'être attiré par une sollicitation qui se dérobaient sans fin, allait sans nul doute littéralement exploser de désir. Il n'avait à cet instant envie que d'une chose : pouvoir se la prendre, à pleine main, et enfin rabattre d'une bonne friction, comme il en avait l'habitude chaque soir, cette tension infernale.

Abandonnant le blaireau, Thévenette entoura délicatement dans l'anneau de ses doigts la hampe qui se tendait vers elle, mais toujours sans la serrer, et se contenta de l'effleurer, lentement, de la racine jusqu'au collet, puis retour jusqu'en bas, et ainsi de suite, dans un aller-retour continu, régulier, éprouvant. Tout en regardant par-dessous le visage du jeune garçon qui paraissait à la torture, elle disait au duc : « Vous voyez comme je l'échauffe, monseigneur ?... comme il a envie de jouir ? Et il ne le peut pas ! Pas tout de suite. Je veux qu'il attende encore... »

– Oui... oui... » fit le duc en bégayant un peu, submergé par l'émotion. « Qu'il souffre donc un peu !... Il faut qu'il paye pour l'insolence de sa beauté juvénile... Il paraît trop frais, trop candide, trop pur... »

Elle tendit la langue et de la pointe frôla les bourses contractées, dures comme de petits cailloux, dans un mouvement de balancier, de droite et de gauche ; le garçon gémit comme si on le brûlait. Avec la

même dextérité, elle remonta tout le long de la hampe, vers le clocheton, et elle tourna autour en l'effleurant, sans le gober, pour le faire languir encore. Puis elle en baisa la pointe, toute débordante d'eau claire. Quand elle rencontra la muqueuse, juste à l'endroit où s'inscrivait la fente étroite, le garçon cria, traversé d'une secousse plus violente que les précédentes.

Maximin était sur le point de se trouver mal. La sensation de l'organe mouillé qui le touchait, là, au creux de son intimité, comme s'il avait voulu entrer dans son petit conduit, était d'autant plus vive qu'elle était complètement neuve pour lui. Il pensa qu'il ne devait rien y avoir au monde de plus délicieux et de plus cruel à la fois !

Puis Thévenette le recouvrit de sa salive et, écartant le capuchon, elle glissa dessous le bout de la langue, elle en fit délicatement le tour. Habitée à servir un vieil homme, la fraîcheur de ce petit oiseau la ravissait, et elle prenait beaucoup de plaisir à lui donner ses meilleurs soins.

En sentant l'organe se faufiler sous sa peau, la soulever, Maximin prit peur. Il n'aurait jamais pensé que sa petite enveloppe fût assez souple pour accueillir le bout d'une langue ! L'idée même qu'on put enfiler quelque chose à cet endroit l'effrayait ; mais évidemment, avec la salive que la jeune fille distillait abondamment, il se rendit compte que bien des choses étonnantes devenaient possibles. Halluciné par tant de découvertes, il restait tendu, attentif à chacune de ses sensations.

Le duc, qui gardait le garçon serré contre lui en le retenant par les bras, ne perdait pas une miette du spectacle « Ah ! quel bonheur ! J'ai l'impression d'avoir quatorze ans et de recevoir ma première *fellatio* ! Quelle chance tu as !... »

Thévenette ne laissa rien aboutir. Elle se redressa et, posant les mains de nouveau sur les épaules du jeune garçon, elle le prit par le cou. Elle glissa le bout de ses doigts sous les mèches blondes, lui enfonça doucement les ongles le long de la nuque, et elle le saisit fermement. Elle s'avança jusqu'à ce que sa bouche entrouverte fût proche à frôler celle de l'enfant et, là, elle s'immobilisa.

Le cœur de Maximin s'arrêta, suspendu dans l'attente. La tête retenue par des doigts légers, il sentait sur lui l'haleine de la jeune fille, il percevait le parfum de sa peau, il voyait à un pouce les lèvres sensuelles, le nez droit et impertinent, les cils à demi baissés, et le regard qui fixait effrontément sa bouche, plus provocant que tout ; quelques mèches de cheveux bruns lui frôlèrent la joue, aussi douces que la carresse d'un duvet... Et... il ne se passait rien. Même les mains du duc avaient cessé de le peloter par derrière.

Sans relever les yeux, elle murmura enfin : « J'ai très envie de te baiser... » Elle marqua encore un temps, puis elle se recula lentement. « Viens... » Elle le prit doucement par la main, elle l'entraîna.

Encore tout étourdi par cette épouvantable frustration, Maximin se laissa mener, heureux en tout cas d'être libéré du duc. On l'assit sur le

lit, on l'invita à s'y étendre sur le dos.

Thévenette s'allongea sur le flanc, à côté de lui, elle le prit par la nuque, glissa les doigts dans ses boucles blondes, et cette fois elle lui enfonça la langue dans la bouche. En réalité, elle en avait depuis un bon moment elle aussi très envie...

« Enfin ! » pensa Maximin en s'abandonnant aux sensations si neuves et si diverses qui bouillonnaient en lui. Les lèvres de la jeune fille lui étaient incroyablement douces, la caresse de sa langue dans sa bouche, indiciblement délicieuse. Elle bascula sur le dos, l'entraînant sur elle, et il sentit contre sa poitrine l'affolant contact des balconnets du corset.

Le duc aussitôt s'assit à côté du lit. « Laisse-moi te glisser son petit oiseau dans la chatte ! » ordonna-t-il sur un ton pressant. Et il passa la main entre les ventres des deux jeunes gens.

Si Maximin fut troublé par les doigts du duc qui s'étaient emparés de son membre pour le conduire, il oublia tout quand soudain il fut happé par une enveloppe chaude et mouillée, palpitante, préhensile. À l'instant, emporté par un ressort inscrit au plus profond de lui, il se mit à soulever les reins puis à les renfoncer, sans plus se préoccuper des gros doigts qu'il sentait sous lui. Si c'était bien cela qu'on appelait « faire l'amour », il voulait le faire le restant de sa vie !

De sa main prise entre les deux ventres, chauds et tendres, qui claquaient l'un contre l'autre, le duc caressait la racine du membre qu'il venait d'introduire, tout en contemplant le jeune corps qui ondulait rythmiquement depuis le dos jusqu'aux cuisses. « Ah ! Quel tableau ! C'est magnifique... »

Thévenette était maintenant très agacée par la présence de la main du duc, elle aurait voulu pouvoir jouir du jeune garçon complètement. Mais elle savait bien qu'elle devait faire comme si cela ne la gênait pas, comme si même cela l'amusait...

Le duc, tout en continuant d'une main de tripoter les bourses rétractées du garçon, de l'autre lui caressait les reins et l'encourageait dans son mouvement. « Que c'est joli ce petit cul qui monte et qui descend ! On dirait la crête des collines qui se couchent sous le vent... » Il l'accompagnait chaque fois qu'il s'enfonçait, comme pour le planter plus profondément. « Allez, va, fier laboureur ! Pousse ton soc, creuse ton sillon ! » Puis, après l'avoir laissé remonter, il le renvoyait d'où il venait avec une petite claque sur les fesses, pas trop forte, mais suffisamment vive cependant pour lui arracher un cri de protestation. « La douleur retient le plaisir et prolonge la jouissance », professait-il.

Maximin de nouveau était pris entre la délicieuse sensation de son membre choyé par l'antre dans lequel il se perdait, et la brûlure que le duc entretenait sur son derrière meurtri.

« Mais quelle ardeur ! Tu l'aimes, hein, ma petite Thévenette ? »

Elle écarta les jambes et les enroula autour de la taille du garçon ; elle le serra plus étroitement contre elle.

Le duc glissa des doigts entre les fesses du garçon et lui toucha son petit creux sensible, qu'il malaxa suffisamment pour le faire se contracter sous cette investigation. Puis, soudain, profitant d'un instant où il se remontait, ce qui relâchait le muscle, il lui enfonça d'un coup son gros doigt jusqu'au fond.

Maximin gémit en se redressant au-dessus de la jeune fille. « Non, s'il vous plaît... » ne put-il s'empêcher de protester.

« Ah, ne me dis pas que je te gâche le plaisir, mon garçon : sans moi, il n'y aurait pas de plaisir du tout ! Allez, retourne à ta besogne, et tâche de ne pas jeter ta gourme trop vite ! »

Mais Maximin, pris entre les mains de Thévenette qui lui caressaient le dos voluptueusement, les lèvres et la langue qui lui fouillaient la bouche, le corset qui flattait sa poitrine, les jambes qui lui cadenas-saient les reins, et, surtout, l'inférieure pulsation qui aspirait son membre dans d'exquises profondeurs, Maximin fut bientôt submergé. Une vague venue de l'infini le souleva, il se redressa comme un scorpion, bouche ouverte sur un gémissement rauque, et, planté au plus loin dans l'intérieur de la jeune fille, lui-même empalé par le fondement, il fut agité par plusieurs soubresauts dont l'intensité l'effraya. De toutes ses forces, il projeta tout ce que le talent de la soubrette avait accumulé en lui.

Puis, à bout de souffle, il retomba, le nez dans le cou de celle qui l'avait initié.

Le duc, ravi, caressait le dos du garçon affaissé, ses reins, ses fesses, puis remontait jusque sur ses épaules. « Ne te va point endormir, au moins. Nous n'en avons pas encore tout à fait fini, avec toi ! Après l'initiation dont je viens de te gratifier, tu ne peux pas me refuser un dernier petit service... »

Thévenette repoussa doucement le garçon sur le côté. Puis, attrapant un fil à peine visible qui lui sortait de la vulve, elle le tira délicatement jusqu'à extraire une petite éponge toute brillante de liquide nacré.

« Ah ! donne-moi ton gluau et occupe-toi de m'amener le foutriquet. » Et il alla s'asseoir dans son fauteuil en se passant la petite éponge sous le nez, humant avec délices ce jeune sperme tout frais, qui venait d'être répandu, et qui se mêlait aux parfums intimes de la jeune fille.

Thévenette caressa tendrement le visage du jeune garçon. « Monseigneur aimerait maintenant que tu lui rendisses une faveur... Viens, je vais te montrer. » Et elle se leva en l'entraînant.

Maximin, flageolant encore de la commotion dont il venait d'être secoué, recommença de s'inquiéter quand il vit qu'on le faisait agenouiller devant le duc, que Thévenette ouvrait la fente réservée dans la chemise du vieil homme, et qu'elle en sortait un membre rougeâtre, pas très tendu et non décalotté, mais très gros, plus gros qu'un boudin de belle taille, et dont l'aspect général était d'une trompe d'éléphant.

Thévenette lui glissa la main sous les cheveux et le prit tendre-

ment par la nuque pour le conduire. « Commence par honorer d'un petit baiser la mentule de Monseigneur. »

Malgré sa profonde répugnance, Maximin se plia. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Mais le contact de ses lèvres avec ce bout de peau fripée et grasse de sécrétions inconnues, lui procura un haut-le-cœur.

Thévenette, sans le lâcher, l'encourageait : « C'est bien ! Maintenant, sors ta langue, fais une lèche, et va ouvrir le petit nid ! »

Le duc incrédule sentit que le garçon obéissait, et il se renversa dans le dossier. La sensation de la langue fine, qui se poussait dans le col de sa calotte et venait lui frôler le gland, rappela les étoiles qu'il avait connues auparavant sa vieillesse. Il posa les mains sur cette tête docile, et il fourragea doucement dans les cheveux souples et bouclés.

Thévenette continuait. « Maintenant, tu ouvres la bouche et tu prends tout ce que tu peux ! »

Les larmes aux yeux, Maximin surmonta son écœurement et céda. Il prit le gros gland en bouche.

« Aspire-le, à présent, et suce-le comme un œuf ! »

La répulsion de Maximin était à son comble, mais il fallait finir. Il suivit les consignes.

Le duc n'y tint plus ; l'aspiration dans laquelle il se trouva lui retira tous ses moyens ; il s'abandonna et, crispant les doigts dans la tête du garçon, il le serra contre son ventre tout en criant : « Tudieu ! Tudieu ! Tudieu !... Je jouis comme un dragon ! » Il lâcha tout.

Une matière chaude et visqueuse se déversa par petites coulées dans la gorge de Maximin, il fut pris par un goût écœurant, et la nausée l'emporta. À quatre pattes aux pieds du duc, il vomit tout ce qu'il pût.

*

Quand Thévenette ramena le jeune garçon, lavé et rafraîchi, le duc étendu dans le lit lui tendit les bras. « Viens là, mon amour, tu es délicieux ; je veux dormir tout contre toi... »

Encore tremblant de sa mésaventure, Maximin dut s'allonger et se laisser prendre dans les bras du gros homme qui le serra contre lui.

« Tu me plais infiniment, mon petit Maximin ! Un jour, il faudra que je t'emmène dans mon salon de velours noir : nous y ferons des choses, des choses... de grandes choses ! Thévenette me servira, tu souffriras un peu, évidemment, mais cela me fera tellement plaisir ! Tu t'y feras, tu verras, ce n'est pas si terrible de souffrir un peu ; c'est plaisant, même, cela aiguillonne... Tu verras. »

Maximin, raide comme un bout de bois, subissait les chatteries du duc qui l'accablait de tous côtés.

« Allons, donne-moi cette jolie bouche qui m'a si bien servi ! »

Maximin vit avec effroi venir sur lui la figure du gros bonhomme, et elle le couvrit tandis qu'il était pris dans des mains avides, serré, pressé contre le corps ventripotent. Heureusement, il sentit contre son

dos les seins nus de Thévenette, qui s'était débarrassée de ses vêtements, ses cuisses s'allonger contre les siennes, son ventre s'adapter à ses reins, puis ses doigts lui caresser distraitement la tête et jouer avec les boucles de ses cheveux, sa bouche le frôler de petits baisers dans la nuque. De nouveau, il était coupé en deux, mais cette fois cajolé par derrière, et par-devant avalé, sucé, langotté par une sorte de méduse.

Quand, enfin, le duc s'endormit et se mit à ronfler bruyamment, Thévenette continua un long moment de caresser le corps délicieux de ce jeune garçon qu'elle enveloppait dans ses bras. Toucher une peau aussi fraîche, palper des membres fins et fermes, sentir cette odeur d'enfant, douce et sensuelle, la ravivait, la lavait, elle avait l'impression de se régénérer...

Maximin resta longtemps éveillé. Il repensait à tous les événements extraordinaires qu'il avait connus pendant cette longue nuit. Bien des moments qui auraient pu être de pure jouissance avaient été gâtés, mais il devinait qu'il y avait dans l'existence quelque impossibilité à ce que le bonheur fût jamais parfait ; à croire que cette limite était inscrite dans l'esprit même des hommes. Il fallait s'accommoder des altérations, des gauchissements, des approximations, et prendre ce qu'il restait de bon tant qu'on le pouvait. Au total, il avait subi bien des avanies, bien des turpitudes, mais il avait tout de même franchi un seuil, unique dans la vie : pour la suite de ses jours, il ne serait plus puceau.